

CHRONIQUE PARISIENNE.

Ceux qui n'ont vu que Paris et ses merveilleux décors ne connaissent pas notre pays. La France, c'est la province.

Non que Paris ne soit pas exactement le résumé quintessencié de nos grandeurs et de nos misères, mais dans ce sens, que la vie n'y est qu'une fièvre, sous l'influence de laquelle les hommes ne sauraient affecter leur allure normale, ni les choses leurs véritables proportions.

Ce qu'il faut voir, c'est le petit salon du petit bourgeois de province, alors que les portes de la salle à manger s'entr'ouvrent après le repas du soir, la maîtresse de la maison fait son entrée au bras du plus notable des invités, derrière lequel arrivent, du même pas cérémonieux, d'autres couples d'intimes.

Il faut connaître ce petit salon, dont vous trouverez le pareil par tout l'univers français d'aujourd'hui, mais qui n'était pas si commun du temps de nos grands-pères. Vous verrez le semblable chez le notaire, chez le percepteur, chez l'adjoint, chez l'instituteur, chez votre épicier même, s'il a fait quelque héritage, chez vos fermiers et vos fournisseurs peut-être, pour peu que le commerce aille bien.

Partout, la même cheminée de marbre confortable mais vulgaire, la même pendule dédorée, les mêmes vases honnêtement prétentieux, la même glace banale où se dédoublent les fauteuils et le piano d'en face, le même parquet trop frotté, le même tapis trop brossé, le même guéridon d'acajou portant les mêmes albums fatigués et les mêmes feuillets de musique jaunis.

Ah ! c'est que le petit fonctionnaire ou le petit rentier qui reçoit ici, a besoin de faire durer longtemps les mêmes splendeurs ; et que d'ailleurs, heureusement pour lui, la mode ne marche point du même pas céans, que dans la capitale.

Et quelles innocentes ruses on aura pour donner bonne mine à tous ces *rossignols* ! et que d'explications on fournira pour justi-